



Musiciens du Sahara

Le festival les Escales de Saint-Nazaire rassemblait cet été, sous le thème "Terres promises", des musiciens de tous pays issus de peuples dispersés ou en exil... Rencontre avec Tinariwen, Tartit et Mariem Hassan, groupes porte-parole des peuples du Sahara sur la scène musicale internationale.

Les youyous fusent. Les mains des femmes décorées au henné dessinent des arabesques dans le faisceau des projecteurs. En un sourire, la teinte noire des lèvres libère l'éclat d'ivoire de croqueuses de vie. Les turbans bleus des hommes laissent seulement briller leurs yeux. Les tourbillons des femmes stimulent les nouveaux guerriers du son : Tinariwen porte en lui la noblesse nomade. Ses paroles en langue tamasheq ondulent, puissantes sous le plafond d'étoiles. Depuis trois mois, leur caravane musicale a parcouru l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Suède, la Hollande, la Belgique et de nombreuses régions de France. Bientôt ils partiront pour l'Amérique du Nord, où les a précédés le succès de l'album *Amassakoul*. Mais cette soirée est entièrement dédiée à l'émotion des retrouvailles avec leurs cousines et cousins de la région de Tombouctou et du Sahara Occidental. Cette fête est pour eux le vrai remerciement du grand combat qu'ils mènent pour la reconnaissance des peuples oubliés, meurtris, laissés pour compte dans les dunes du Sahel.

► Tinariwen, un chant révolutionnaire

Tinariwen a révolutionné la musique du désert, avec ses guitares électriques et ses paroles de combat. Groupe phare de la jeunesse touareg, indéfectiblement épaulé par ses amis et sponsors du groupe angevin Lo'Jo, il a donné aux populations nomades du Sahara non seulement une voix sur la scène musicale internationale, mais aussi un événement festif totalement inédit : le Festival au désert, situé à deux heures de Tombouctou, qui a contribué à sceller la paix dans le Nord du Mali. Organisé avec le concours des meilleurs opérateurs européens dans le domaine des musiques du monde, il attire certaines des stars internationales les plus sensibles aux thèses de l'altermondialisme.

Alhousseini Abdoulahi, chanteur, compositeur, guitariste de Tinariwen : "Les Touaregs sont divisés entre plusieurs pays, au Nord du Niger, au Sud de la Libye, au Sud de l'Algérie et au Nord

du Mali. Les Tinariwen viennent du territoire malien. Nous sommes tous originaires de la région de Kidal, zone montagneuse de l'Adrar des Ifoghas. Aujourd'hui, des intentions sont exprimées en faveur de la constitution d'une république touareg. On ne sait pas combien de temps cela peut prendre, mais nous considérons que les régions où vivent les Touaregs devraient constituer notre pays dans l'avenir.

Les Tinariwen ne mènent pas la vie nomade, mais nos familles vivent dans le désert de la même manière qu'il y a cent ou deux cents ans. Avant même l'indépendance du Mali, nous vivions dans les régions qui sont devenues le Nord du Mali. Aucun des membres de ma famille ne vit en ville, tous sont en

brousse. Mais nous avons dû partir.

Pendant quinze ans, j'ai vécu en exil. Ibrahim et Hassan [les autres fondateurs de Tinariwen] qui sont les plus âgés du groupe sont restés exilés plus longtemps encore. Et c'est dans notre exil sur les territoires entre la Libye et l'Algérie que nous nous sommes tous rencontrés. Le groupe Tinariwen est né au milieu du combat, de la guerre et de la souffrance. Tinariwen, c'est le pluriel du mot désert, qui se dit *ténéré* au singulier en langue *tamasheq*. C'est un mot qui sonne bien à l'oreille.

Les Touaregs qui vivent en Algérie et en Libye ont la chance d'être dans des pays plus développés. Au Niger et au Mali, il n'y a pas d'or-

ganismes internationaux pour leur venir en aide, pas de journalistes pour témoigner. Le principal message de Tinariwen, c'est d'expliquer au monde la souffrance et la misère des communautés [d'aide] touaregs de ces régions. Après les rébellions qui ont eu lieu au Mali et au Niger, quelques projets ont été lancés. Mais pourquoi pas avant ? Pourquoi intervenir seulement après ? Les problèmes existent depuis longtemps : maladies, manque d'eau, de nourriture, d'écoles... Il y a de l'hypocrisie à n'intervenir qu'après les rébellions. Nous sommes venus en France en 1999, invités par le festival Toucouleur qui a lieu à Angers tous les deux ans. Philippe Brix, le manager du groupe Lo'Jo, qui nous avait fait venir du Mali nous a demandé si nous serions intéressés pour organiser un festival du même genre dans le désert. Nous avons dit : 'S'il y a les moyens, pourquoi pas ?' Il nous a alors demandé de choisir un bel endroit dans le désert. Nous avons choisi Essakane. Il a trouvé ça bien et il a réuni d'autres Touaregs pour monter le Festival au Désert [qui a débuté en 2001]. À la troisième édition, nous avons vu des choses

Tinariwen, c'est le pluriel du mot désert, qui se dit "ténéré" au singulier en langue *tamasheq*.

© D.R.

Repères

- Tinariwen en concert au Café de la danse, Paris, les 12-13 novembre 2004.
- Festival au Désert : cinquième édition, du 7 au 9 janvier 2005 à Essakane (www.festival-au-desert.org).

► Discographie

- *Amassakoul*, Emma Prod.-Triban Union, 2004.
- *The Radio Tisdas Sessions*, Justin Adams & Lo'Jo-Wayward Records, 2000.

incroyables : des artistes sont venus de partout, d'Angleterre, de France, d'Amérique, etc. La télévision (BBC), les radios (RFI) sont arrivées. Pour nous, c'était très important, parce qu'aucune radio, aucune télévision, n'était encore venu chez nous dans le désert. Pour les nomades qui vivent dans le désert, le festival n'apporte pas grand-chose. Ils en bénéficient à travers nous, parce qu'une partie de ce que nous y gagnons leur revient. Dans ce festival, il n'y a rien qui s'adresse directement aux nomades. Mais au moment où a lieu l'événement, tous les nomades qui sont à cent ou deux cents kilomètres viennent participer à la fête. C'est important pour eux, parce que c'est un des seuls moments de l'année où ils se retrouvent tous. Pendant trois jours, ils se voient. Beaucoup de gens profitent du Festival au Désert : surtout les artistes, les artisans et les agences de tourisme. Et c'est normal, parce que l'artisanat et le tourisme sont les seules activités qui marchent au Nord du Mali."

"Pour les nomades qui vivent dans le désert, le Festival du Désert n'apporte pas grand-chose. Ils en bénéficient à travers nous, parce qu'une partie de ce que nous y gagnons leur revient."

► Tartit, le chant des femmes touaregs

Le groupe Tartit, dont le nom signifie union, a été fondé dans un camp de réfugiés touaregs au Burkina. L'occasion en fut donnée par l'une des organisatrices du festival belge Voix de femmes, qui souhaitait y présenter un ensemble de femmes touaregs. Fadimata Oualett Oumar réunit alors quelques cousines et amies autour d'un musicien griot, rejoint plus tard par d'autres hommes. La vocation essentielle de Tartit consiste à préserver la musique traditionnelle touareg d'une disparition prochaine. La sécheresse et les contacts avec d'autres civilisations sont en effet une terrible menace pour la culture des nomades. Tartit est ainsi parmi les premiers groupes de femmes touaregs à se produire sur les scènes internationales et à enregistrer leur musique traditionnelle sur CD.

Fadimata Oualett Oumar, chef du groupe Tartit : "Je suis originaire du désert malien, au Nord de Tombouctou, où mes parents sont encore nomades. La vie nomade est une vie très belle, mais très difficile actuellement à cause de la situation pluviométrique. Nous nomadisons parce que nous avons des animaux et que nous leur cherchons les meilleurs pâturages. S'il n'y a plus de pâturages, il n'y aura plus d'animaux. Les animaux sont en train de mourir et nous, nous sommes en train de changer de vie. Mais tant qu'il y aura un peu de pluie, nous les Touaregs, nous allons continuer à nomadiser.

Ma vie au Mali est plutôt sédentaire. Mon mari est fonctionnaire de l'État malien et nous sommes soit à Bamako, soit à Koulikoro. Mais comme je

voyage aussi avec mon groupe, je mène une vie semi-nomade. Quand on a la vie nomade dans son cœur, on ne l'abandonne pas. Mon père a été fonctionnaire de l'État pendant vingt-cinq ans. C'est pourquoi je suis allée à l'école et je parle le français. Mais à sa retraite, mon père est reparti au désert pour reprendre la vie nomade. Et moi aussi, je pense que quand mon mari prendra sa retraite et quand je ne pourrai plus continuer à voyager, je préférerais retourner au désert où sont mes parents et nomadiser. C'est une vie qui me plaît.

Dans les camps de réfugiés, nous avons monté une association de femmes, que je continue à gérer au Mali. Elle s'appelle Tartit Inchetma, l'union des sœurs. Nous scolarisons les enfants. Par exemple à Bamako, j'ai constaté

© René Goiffon.

qu'il y a beaucoup de femmes touaregs abandonnées par leurs maris, divorcées ou dont les maris sont morts. Elles ont leurs enfants à charge qui restent avec elles et ne vont pas à l'école. Dans ces conditions, ils vont apprendre le côté négatif de la vie dans la capitale. Mon association essaie de les scolariser et aussi d'aider leurs mères à monter de petits projets de développement, leur apprendre des petits métiers qui leur permettent de vivre un petit peu mieux.

"La femme a beaucoup plus de libertés que chez nos voisins, même si la religion musulmane a introduit des complications. Nous avons beau être des femmes musulmanes, nous ne sommes pas voilées". Fadimata Oualett Oumar.



La femme est le pilier de la société traditionnelle touareg. Un dicton de chez nous dit : 'La femme est le pantalon et la ceinture de l'homme.' Pour dire qu'un homme qui a une femme bien est couvert, mais que si elle est mauvaise, il se retrouve nu, sans pantalon... La femme joue un rôle éducatif très important. L'homme apporte l'argent et les biens matériels, mais la femme est au centre de notre société. Elle a beaucoup plus de libertés que chez nos voisins, même si la religion musulmane a introduit des complications. Nous avons beau être des femmes musulmanes, nous ne sommes pas voilées, nous sommes libres aussi dans notre religion."

Sauvegarder la tradition musicale

"Chez les Touaregs, la musique est faite par tout le monde. Dans un campement, quand une ou deux femmes sortent avec leurs *tindés* [mortier recouvert d'une peau], tout le monde vient. Nous avons des griots, que l'on nomme *aggouten*, mais ils ne chantent pas. Ils parlent et jouent d'un instrument à cordes appelé *teharden*. Les chansons, ce sont les femmes qui les font. Des hommes peuvent les chanter, mais l'original vient de la femme. C'est elle qui chante, qui joue de son *imzad* [vièle traditionnelle], qui raconte des histoires, etc.

Quand j'étais petite, au retour de l'école, je me mettais toujours à chanter. Ma mère me menaçait en disant tout le temps : 'Toi, si tu n'arrêtes pas, un jour tu vas prendre la guitare et faire le tour des villes !' Aujourd'hui, je lui dis : 'Tu te rappelles, c'est toi qui m'a fait ça : c'était ton vœu !' Elle répond : 'Ce n'était pas mon vœu : je voulais que tu restes...'. Au début, elle ne comprenait pas, elle pensait que je voulais seulement voyager. Après, elle a compris mon but et elle ne m'a jamais dit que ça ne lui plaisait pas. Mon père non plus. Ni mon mari.

Nous n'avons jamais considéré la musique comme une profession. Nous en jouons quand nous avons envie de danser et de chanter. Quand on nous a demandé de faire des spectacles, nous avons voulu révéler des éléments de la culture authentique des Touaregs. Néanmoins, nous créons aussi des chansons à travers des compositions nouvelles sur une base traditionnelle. Nous lançons des messages pour l'éducation, l'union des femmes, la scolarisation. Nous abordons aussi le thème des maladies, parce que notre peuple est actuellement au contact d'infections graves que nous ne connaissions pas. Le sida est partout et notre devoir est d'en parler dans nos chansons, afin que les gens essayent de s'en préserver. Mais nous le faisons dans le style traditionnel.

Chez les Touaregs, la poésie d'amour avait une grande importance autrefois. Elle chantait les belles femmes et les hommes braves. Mais ce qui me plaît dans cette expression artistique, ce sont surtout les rythmes. Aujourd'hui, j'aime les chansons révolutionnaires. Celles de Tinariwen, par exemple, me font vibrer parce qu'elles décrivent les nouvelles réalités du

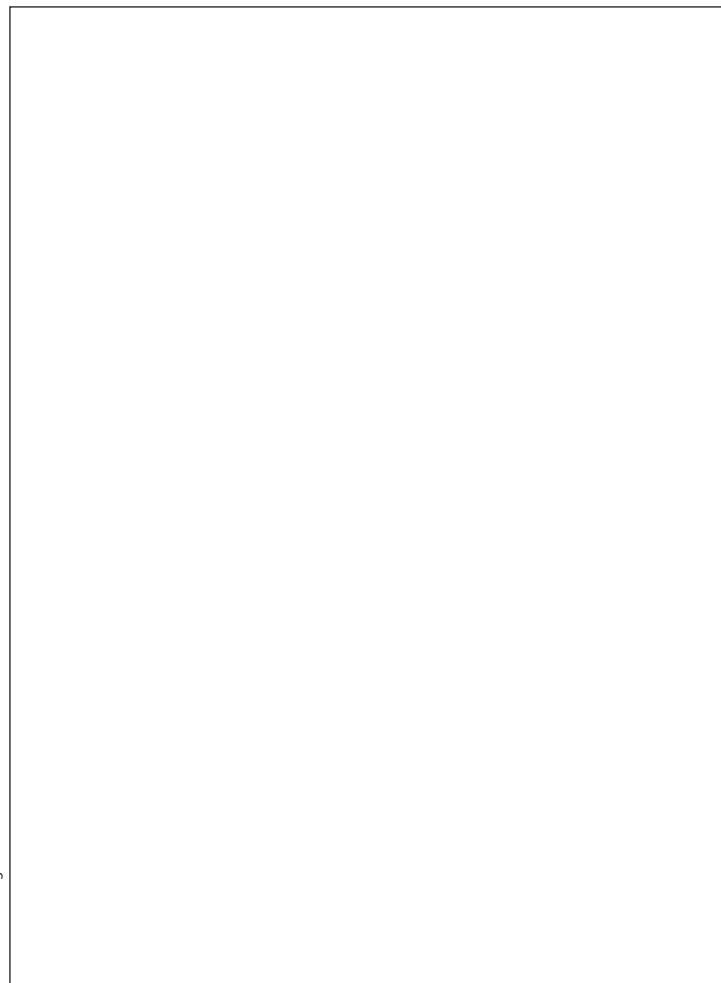
Discographie

- *Ichichila*, Network, 2000.
- *Amazagh*, Fonti Musicali, 1997.

peuple touareg. Quand j'entends des chansons qui parlent de l'union des Touaregs, ça me fait chaud au cœur. J'aime tout ce qui parle d'union et d'aide aux Touaregs.”

► Mariem Hassan, ambassadrice des Sahraouis en Occident

Mariem Hassan délivre des messages en faveur de la paix, de la stabilité et de la prospérité du Sahara Occidental, qu'elle souhaite bientôt, à nouveau, voir à l'œuvre. Exilée depuis bientôt trente ans avec son peuple, elle évoque le retour sur la terre de ses ancêtres. Sa voix, la musique et les danses de son groupe sont l'expression de la culture traditionnelle sahraouie, différente par bien des aspects de celle de ses voisins marocains, algériens et mauritaniens.



© Manuel Dominguez.

“Les traditions mauritaniennes et celles des Sahraouis se conjuguent par de nombreux aspects”.
Mariem Hassan.

Mariem Hassan : “Je suis originaire de Smara, actuellement occupée depuis l’exil de tous les Sahraouis. J’ai vécu dans des camps de réfugiés du côté de Tindouf, mais je suis aussi retournée à Smara, où j’ai de nombreux liens. C’est notre capitale culturelle, j’y ai appris l’art de la musique et du chant. Depuis

le cessez-le-feu, beaucoup de choses ont changé. Ainsi, il y a un an, je me suis installée à Barcelone. Mais je milite toujours aux côtés de mon peuple à travers mes chansons. Ce qui m’a poussée à venir à Barcelone, c’est que j’ai un programme chargé avec ma maison de disques espagnole, Nubenegra, et qu’étant données les difficultés d’obtention des visas pour venir en Europe il était plus pratique

pour moi d’être basée en Espagne, d’un point de vue professionnel. Toutefois, mon plus grand souhait serait de pouvoir retourner à Smara rendue à son indépendance et berceau de ma culture. Si je n’y suis pas physiquement, j’y suis toujours en esprit.

Les traditions mauritaniennes et celles des Sahraouis se conjuguent par de nombreux aspects, même s’il n’y a pas chez nous l’équivalent des griots musiciens, *iggawin*, qui ont une place importante dans la société mauritanienne. Femmes et hommes des deux communautés portent les mêmes types de vêtements. Le même dialecte arabe, le *hassaniya*, est parlé par la majorité de nos deux peuples. On peut estimer que nous partageons à 85 % les mêmes formes culturelles. La frontière entre les deux pays est très étendue, les mariages entre personnes issues des deux communautés sont fréquents. Ainsi, les Sahraouis ont-ils plus d’affinités avec les Mauritaniens, qu’avec les Algériens ou les Marocains.

J’ai commencé à m’exprimer artistiquement avec les moyens du bord : un tambour, deux ou trois petites percussions... Je n’ai pas appris la musique, je ne suis pas vraiment une musicienne moderne. Le chant traditionnel est ma première expérience musicale. J’ai beaucoup appris auprès de ma grand-mère, de ma famille et de personnes savantes plus âgées que moi. Dès mes premiers pas, j’ai baigné dans l’art traditionnel, que je connais très bien aujourd’hui. J’ai acquis une expérience musicale au cours de trente années très difficiles : d’abord la guerre et puis l’exil... Nous vivons une vie très précaire, sous des tentes dans le désert, avec de la poussière en permanence, et le matériel de musique s’abîme rapidement. Cela nous entrave dans nos possibilités de progrès artistiques. J’ai des enfants, je m’occupe de mon foyer, mais malgré cela, la musique est ma force. C’est par elle que j’ai pu m’élever au stade où j’en suis aujourd’hui.” ◀

“Nous vivons une vie très précaire,
sous des tentes dans le désert,
avec de la poussière en permanence,
et le matériel de musique s’abîme rapidement.
Cela entrave nos possibilités de progrès artistiques.”

Discographie

- *Medej, Cantos antiguos saharauis*, Nubenegra, 2004.
- *Mariem Hassan con Leyoad*, Nubenegra, 2000.